

« *LE PREMIER DES NOIRS au premier des blancs* » : c'est en ces termes que, dans ses lettres, Toussaint Louverture écrivait à Napoléon. Né esclave en 1743 à Saint-Domingue, il fut affranchi en 1776 et, dans le climat d'effervescence suscité par la Révolution française, prit les armes. Afin d'abolir l'esclavage, il s'opposa aux armées françaises, remporta de nombreuses batailles, perçant les rangs ennemis, d'où le surnom, « Louverture ». Bonaparte, qui cherchait à rétablir l'esclavage, organisa une expédition contre Toussaint. Trahi, celui-ci fut finalement arrêté et déporté au fort de Joux, dans le Jura, où il mourut, en 1803. Cependant, Dessalines, son successeur, réussit à empêcher le rétablissement de l'esclavage, et proclama l'indépendance d'Haïti le 1^{er} janvier 1804.

Les *Mémoires du général Toussaint Louverture* viennent de paraître aux Classiques Garnier. Ni époque ni récit d'esclave, le texte est

avant tout un compte rendu des actions du général. Matériau précieux pour l'historien, certes, mais qui ne s'inscrit pas pour autant dans la tradition des Mémoires, car ici, plutôt que de retracer sa vie et ses actions héroïques, le général entend surtout plaider sa cause, depuis sa prison, en affirmant qu'il n'a jamais cessé d'être loyal à la France. Du reste, déjà critiqué par Victor Schoelcher (1804-1893, à l'origine de l'abolition définitive de l'esclavage en France, en 1848), le terme « Mémoires » est le fait des éditeurs, pas de l'auteur.

En bon historien, Daniel Désormeaux, à l'origine de cette édition, affirme : « *Tout au long du XIX^e siècle, et même jusqu'au XX^e siècle, peu de gens envisagent d'écrire quoi que ce soit sur la vie de Toussaint sans glisser dans la moquerie haineuse et raciste ou dans le dithyrambe.* » Cependant, je l'avoue, quand je pense à Louverture, au-delà de l'érudition, je cherche la célébration. Je

n'ignore pas ses zones d'ombre, son autoritarisme. Mais je cherche malgré tout le dithyrambe. Car, quand j'étais enfant, on m'a appris à révéler Schoelcher. Mais on a omis de me dire que les esclaves, à Haïti comme partout ailleurs, se sont battus, et que c'est à eux d'abord que je dois d'être libre aujourd'hui.

Résistants à l'esclavage

Quand on raconte en France l'histoire de la seconde guerre mondiale, on oublie rarement d'évoquer les résistants. Mais quand on évoque l'esclavage, ce qui n'est guère fréquent, on oublie bien souvent de citer les résistants de l'époque, Guy Delgrès, Solitude, Boukman, Louverture, et tous les « marrons » dont la mémoire devrait être célébrée. Comme si on voulait laisser croire que les esclaves avaient été de tout temps des êtres passifs et soumis, voués à subir leur destin à jamais, n'eût été l'avènement de la bienheu-

reuse République qui, magnanime, leur « accorda » la liberté.

Toussaint Louverture n'est guère présent dans notre conscience nationale. Du reste, Daniel Désormeaux le reconnaît : Toussaint étant mis au cachot, « *il ne s'agit pas seulement de l'enfermer par crainte qu'il ne s'échappe, mais de le transformer en une espèce d'existence terne qui doit disparaître de l'imaginaire collectif.* » Le projet a failli réussir. Cependant, des œuvres lui ont été consacrées, et il paraît qu'un film sur le héros doit paraître prochainement. Mais il faudrait aussi qu'il y ait à Paris et ailleurs des rues, des avenues, des places au nom de Louverture.

Toussaint, ou la fierté... ■

MÉMOIRES DU GÉNÉRAL TOUSSAINT LOUVERTURE, de Toussaint Louverture, édité par Daniel Désormeaux, Classiques Garnier, « Bibliothèque du XIX^e siècle », 240 p., 29 €.



La Semaine des Artistes



Ebene, par la Cie Dire d'Etoile, au Rollmops

Ni tout à fait noir, ni tout à fait blanc

« Il y a une histoire objective, mais surtout deux histoires subjectives, explique Françoise Barret. La comédienne et conteuse boulonnaise a un jour croisé l'histoire d'Haïti et tout un pan de l'histoire de France qu'on oublie trop, celle de l'esclavage. Face à ce silence, elle se questionne. « Comment moi, en tant que blanche, je peux parler de cela ? C'est donc avec Suzy Ronel, conteuse guadeloupéenne que j'ai travaillée ». Elles ont écrit un texte à quatre mains. Un texte mis en scène, au cours de la résidence de la compagnie Dire d'Etoile, au Rollmops. Sur la scène, Françoise Barret campe son rôle de femme blanche et face à elle Jean-Erns Marie-Louise, comédien haïtien lui donne la réplique, du point de vue de l'autre côté. « Plus que de l'histoire de l'esclavage,

nous parlons des résistances qui ont existé. Le spectacle est un voyage à travers les îles, à travers l'histoire. Il n'y a pas que des histoires de haines, il y a beaucoup de force, de courage, d'amour aussi ». On découvre par exemple Guédé, personnage de la religion Vodoo.

Rouvrir le dialogue

« Il décale tout, explique le metteur en scène Jean-Louis Gonfalone. Il apporte la distance et l'humour nécessaire ». Et Jean-Erns d'expliquer : « Dans le panthéon de la religion voodoo, Guédé est le gardien du passage entre la vie et la mort. C'est pourquoi il est à demi-squelettique. C'est un personnage très grivois dans la tristesse. Il fait des blagues qui peuvent être des plus cruelles ou des plus heureuses... »

C'est lui qui guide les comédiens à travers l'histoire, de



Ebene est un voyage d'île en île, dans la mémoire des résistances à l'esclavage.

l'arrivée de Christophe Colomb sur le sol américain et qui rencontre la résistance d'Anacaona, reine amérindienne jusqu'aux histoires

de ces communautés maronnes qui disparaissent à grand coup "d'intégration". Les chansons qui se transmettent de génération en gé-

nération rythment le spectacle. Au balafé, au djembé et au hang, Serge Tamas, musicien burkinabé apporte toute la chaleur et l'humanité

qui a traversé ces siècles de confrontations.

« Au fond, dans l'histoire, ça n'est ni tout à fait blanc, ni tout à fait noir », s'accordent-ils. Le dialogue que crée ce spectacle entre les comédiens rend le spectacle aussi recevable, intelligible par tous les protagonistes. Mieux, il permet de dépasser les clichés, les incompréhensions.

F.P.

■ Ebene, par la Cie Dire d'Etoile : mardi 4 décembre, jeudi 6, vendredi 7 et samedi 8 à 20 h 30 au Rollmops.

Tarif plein : 10 euros, réduit : 8 euros. Tarif première (mardi) : 7 euros.

Réservation : 03.21.87.27.31 ou 03.21.31.06.34 ou par mail : theatre.rollmops@wanadoo.fr

SPECTACLE

« Ébène », la révolte des esclaves, à partir de mardi à 20 h 30 au Rollmops théâtre

Mardi soir, la compagnie Dire d'étoile créera son nouveau spectacle au Rollmops théâtre : « Ébène ».

S'accrochant aux témoignages laissés par les esclaves, « Ébène » lève le voile sur l'amnésie de la France sur son passé colonialiste. « Certaines choses ne sont pas racontées, souligne Françoise Barret, auteur et comédienne ; comment les Noirs ont résisté à l'esclavage ». Avec Suzy Ronel, elle a relevé la geste de personnages devenus mythiques, en Guyane, Jamaïque, Guadeloupe, Saint-Domingue ou Haïti. « Ébène » recrée une cérémonie où blancs et Noirs vident leur sac et conçoivent une possible entente entre leurs peuples, sous l'œil sage de l'Afrique et avec les interventions taquines ou impertinentes du Guédé, un arlequin des



Le spectacle est interprété par Françoise Barret, Jean-Erns Marie-Louise et Robert Nana.

Caraïbes, Voix des communautés marrons, voyage, « Ébène » creuse le sillon d'un racisme toujours ancré dans les mœurs sans qu'on sa-

che pourquoi. ■

► Au Rollmops, 58-60, avenue Kennedy. Tél. : 03 21 87 27 31. Représentations mardi, jeudi, vendredi, samedi, à 20h30.

lundi 3 décembre 2007.

SPECTACLE

« Ebène » rappelle les non-dits de l'histoire coloniale

Les séquelles de l'esclavagisme sont toujours actuelles, proportionnellement, peut-être, au déni de ses causes. « Ebène », la dernière création de Dire d'Étoile décolle des pages honteuse du livre de notre histoire.

En se présentant sur scène avec leur sac, façon Pandore et sa boîte, les personnages mettent les pieds dans le plat. Il est noir ; elle est blanche. Entre eux, des rancœurs, des oublis - et le Guédé, un pantin venu du vaudou pour les guider sur un chemin moins officiel de l'histoire : les marronnages. Les Marrons sont ces esclaves qui ont fui leurs oppresseurs et n'ont cessé de laisser trace de leur vie, de fonder une société pour eux. A travers des figures de la révolte devenues légendaires, « Ebène » restitue des voix qu'on « chercherait en vain dans les livres d'histoire ».

Le spectacle de Jean-Louis Gonfalone est assez dense, parfois mys-

térieux, souvent poétique. Entre la « cérémonie feuille » inaugurale et le « grand dévidé » final, Jean-Erns Marie-Louise et Françoise Barret incarnent la révolte. Les faits s'inscrivent dans une chorégraphie où le blanc et le noir s'harmonisent sans se diluer. Jamais la docte morale ne s'immisce sur le plateau. L'esprit de fête permanent, de rire plus ou moins sulfureux, est permanent grâce au Guédé, secondé par les percussions de Robert Nana.

Les tragédies, les trahisons, les souffrances sont dites, libérées de l'oubli, mais ne deviennent pas prétexte à la plainte. Résister, c'est aussi raconter l'autre histoire, celle des vaincus, des opprimés. Certes à charge contre les violences des conquérants de tout poil (Colomb se jouant de la confiance des Amérindiens) et des Français en particulier (Napoléon rompant la trêve de l'indépendance pour rétablir l'esclavage), « Ebène » plaide pour une fraternité au prix de la vérité. ■



L'étrange Guédé manipule les personnages pour que surgisse la vérité.